NANETTE ET LUCAS,

OU

LA PAYSANNE CURIEUSE,

COMÉDIE EN PROSE;

MESLÉE D'ARIETTES,

EN UN ACTE.

Repréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, le 14 Juin 1764.

Les paroles ſont de M. FRAMERY.
La Muſique de M. le Chevalier D'HERBAIN.

Biblioteca Nazionale NAPOLI

Perrino.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Rue St. Jacques.

M. DCC. LXIX.

65917

ACTEURS.

LE SEIGNEUR DU VILLAGE.

VALERE, ſon fils.

LUCAS, Vigneron.

NANETTE, ſa femme.

BABET, leur Fille.

Le Théatre repréſente un Hameau. On voit dans le fond la grille du Château, ſur un des côtés, des arbres; ſur l'autre, la maiſon de Lucas. Il eſt avec ſa femme & ſa fille à travailler à ſa porte. Ils ont un rouet, un dévidoir, un inſtrument à battre le chanvre, un faiſceau d'échalas, une ſerpette & une chaiſe.

NANETTE ET LUCAS,

OU

LA PAYSANNE CURIEUSE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCAS, NANETTE, BABET.

LUCAS, *taille des échalas, & en fait un petit fagot;* NANETTE *devide du fil;* BABET *coupe du chanvre.*

NANETTE.

Vaudeville commencé.

. . . . . .

ON dit bian vrai que l'amour. *bis.*
Nous jou' toujours queuqu'mauvais tour.
L'mouton avance avec ſimpleſſe;
Margot l'y veut, par gentilleſſe,
Autour du cou mettre un ruban.
L'mouton échappe à la fillette,
Alle va toujours en courant:
Son amant la ſuit en guettant,
Et ſurprend enfin la follette.
On dit bian vrai, &c.
Un' fois qu'on ſe laiſſe ſurprendre,
N'y a plus moyen de s'en d'éfendre;
Alle eſt ſeulette au fond du bois.
Dam' quand on a couru bien vîte,
On eſt laſſe, on eſt aux abois;
On dit que c'eſt la derniere fois:
C'pendant l'amoureux en profite.

On dit bian vrai que l'amour *bis.*
Nous jou'tou*jours* queuqu'mauvais tour. *bis.*

BABET.

Ma mere ! qu'eſt-ce donc que l'amour & un Amoureux ?

NANETTE.

Oh ! Dame ! .... mais t'es bian curieuſe.

LUCAS.

Alle tian de ſa mere.

BABET.

Ah ! mon pere....

LUCAS.

Parguenne ! ne faut-il pas déjà l'y aller dire ? Drés qu'une fille ſe connaît, alle veut ſçavoir ce que c'eſt. On ne dit pas ça aux petites filles.

BABET.

Je ſuis bien aſſez grande pour ſçavoir cela, peut-être. Ah ! ma mere.

NANETTE.

C'eſt vrai ç'a ; & ſi *je* veux li dire, moi, queuque ça te fait ?

LUCAS.

Tu vas l'y dire de belles choſes !

NANETTE.

Hé bian, c'eſt bon. Tians, Babet, c'eſt qu'un Amoureux fait... l'amour ; & quand il a fait l'amour, il n'eſt plus amoureux, parce que t'entens.

LUCAS.

Ne l'avions-*je* pas dit ? V'là déjà que tu t'embrouilles. Laiſſe-moi l'y expliquer ça. (*à Babet*) L'amour eſt comme qui dirait quand... on.... Ah ! diable ! ..... là... quand on...

NANETTE.

Ah ! quand on ! ôte-toi de là : laiſſe nous tranquilles. Acoute, toi, Babet.

L'amoureux eſt un frelon
Qui vole ſur le gazon
Pour careſſer la fleur printaniére,
Et puis après ça
La laiſſe-là.

LUCAS.

Veux-tu te taire,
Tu n'entens rien à tout ça :
L'amoureux eſt comme la veigne
Qui tourne autour de l'échalas,
Et l'amour eſt comme les lacs
Qui tiennent la branche maleigne,
Pour qu'elle ne s'échape pas.

LUCAS.

Laiſſe-moi,
Mais tai-toi.
L'amoureux eſt comme la veigne.
Il eſt comme la veigne, comme la veigne.
Eh! quoi tu ne te taira pas?
Non, non, non, non.
Il eſt comme la veigne.
L'amoureux eſt comme la veigne.
Il eſt comme la veigne.

BABET.

Hélas il ne s'entendent pas.
Laiſſez parler mon pere,
Laiſſez parler ma mere.

Mais ils ne s'entendent pas.

NANETTE.

Tu déraiſonnes:
Que veux-tu dire?

Comme un frelon.

Il eſt comme un frelon.

Mais finis donc tout ce tracas.
Non, non, non.
Il eſt comme un frelon.

L'Amoureux eſt comme un frelon:
Mais finis ce galimathias.

BABET.

Mais tant que vous parlerez enſemble, comment voulez-vous que je vous entende?

LUCAS.

Mais c'eſt alle qui ne veut pas.

NANETTE.

Vas à ton ouvrage; tais-toi. Ce n'eſt pas aux hommes à ſe mêler de ces choſes-là. (*à Babet.*) Tu n'entens donc pas qu'un Amoureux c'eſt un homme qui....

BABET.

Ah! c'eſt un homme. A la bonne heure.

LUCAS.

Mais c'eſt ce que je me tue de dire.

BABET.

Eh! mon pere!

LUCAS.

Voyez comme ces filles ſont attentives à ça.

BABET.

Et tous les hommes ſont-ils des amoureux?

NATETTE.

Non, il y en a d'un & d'autres. Il y en a queuques-uns qui le ſont; biaucoup qui en font ſemblant; & pis d'autres qui ne le ſont point du tout.

BABET.

Ha! & tenez, ma mere: par exemple, j'ai vu l'autre jour dans la forêt un jeune homme... Ah! qu'il était beau; qu'il était brillant! ſes habits étaient pleins d'or & magnifiques, mais il était encore plus beau que ſes habits. Etait-ce un amoureux, cela, ma mere?

NANETTE.

Non, vraiment. C'était le fils du Seigneur de notre village

BABET.

[*Pendant toutes les poſes, Babet ſoupire, travaille nonchalamment, & s'arrête pour parler.*

Ah ! tant pis ! J'avois tant de plaiſir à le regarder..... Dès qu'il me vit, il voulut venir à moi.... mais je me mis bien vîte à courir.... & puis j'allai me cacher derriére un buiſſon pour le voir paſſer encore.... Si les amoureux étaient comme lui....

NANETTE.

Hé bien !

BABET, *quitte ſon travail, & chante.*

Maman, s'il faut vous le dire,
Toujours *je* deſire
Qu'il ſoit près de moi.
Sans le vouloir je ſoupire,
Et *j'*y penſe toujours ſans trop ſçavoir pourquoi.
Si c'eſt l'amour dont mon ame
Eprouve la douce flamme
C'eſt un grand malheur
Qu'il ſoit un Seigneur ;
Mais cela n'éteint point l'ardeur
De mon cœur.
Oui, c'eſt malgré moi, ma mere.
Mais *je* ne ſçais comment faire,
J'aimerais bien mieux
Qu'il fût amoureux,
Et qu'il brulât des mêmes feux
Que ſes yeux.

Mineur.

Maman, chaque fois
Que *je* vais aux bois,
Ah ! je crois entendre
Le ſon de ſa voix.
D'un ton ſi flatteur,
Si plein de douceur,
Si tendre
Qu'il gagnait mon cœur..
Il diſait tout bas :
O Dieux ! que d'appas !
Que vouloit-il dire ?
Ne me trompez pas.
Il ſuivoit mes pas ;
De mon embarras
Voulait-il donc rire ?
S'il n'a point d'amour,
C'eſt un méchant tour
De venir ici

M'en donner ainſi,
Et n'en pas prendre auſſi.
Moi ! je l'oublierais !
Non je ne ſçaurais
Mon cœur conſervera ſes traits
A jamais.
Oui, j'oſe enfin vous le dire.
Maman, je ne puis m'empêcher
De l'aimer :
Sans le vouloir je ſoupire ;
Et c'eſt pour toujours qu'il a ſçu me charmer.

NANETTE, *quittant ſon ouvrage.*

Comment ! petite ſotte ! Mais voyez comme ç'a prend les choſes !... Rendre ce rouët.... C'a ne veut-il pas avoir un Seigneur pour amoureux ! à ſon âge ! Hé bian.... ce rouët.. A quoi penſe-t'elle donc ?

BABET, *effrayée.*

A rien, ma mere.

NANETTE, *achevant de ranger tout.*

Allons, v'nez ça... Ah ! j'ti frons penſer, vas. C'eſt l'amoureuſe d'un Seigneur, voyez, pendant que ſa mere n'était ſeulement pas amoureuſe de ſon pere qui n'eſt qu'un payſan. Ah! je te vais.... je te vais donner ta tâche: ſi tu ne travailles pas... nous allons voir.

(*Elles ſortent toutes deux.*)

SCENE II.

LUCAS, *ſeul.*

V'Là ce que c'eſt auſſi de parler d'amour à ces filles. A peine ç'a commence-t'il à ſe connaître que ça veut déjà raiſonner.... V'là pourtant mes échalas faits. Allons, il faut ſe réſoudre à aller travailler. Toujours travail, peine & miſere: ah ! le maudit état que le mien !

ARIETTE.

Penché ſans ceſſe vers la terre,
Courbé ſous le poids accablant
Du travail & de la miſere,
Qu'un vigneron a de tourment !
L'Automne ça ſerait marveille ;
Nul chagrin ; le jus de la treille,
Quand on en a, ſçait l'adoucir :
Mais ce n'eſt qu'apparence vaine :
De ces biens il n'a que la peine
Les autres en ont le plaiſir.

SCENE III.

LUCAS, NANETTE, *arrivant d'un air fort en colere.*

NANETTE.

AH! vraiment, vraiment, il ferait beau voir! Comme ſi je n'étions pas la maîtreſſe! (*ſe retournant.*) Tu veux raiſonner, je crois.... Jarni! ſi ça n'eſt pas.... nous verrons beau *jeu*!

LUCAS.

Queuque t'as donc?

NANETTE.

Ce que j'ai? c'eſt votre fille qui ne veut pas ſe marier.

LUCAS.

C'eſt étonnant ça, par exemple.

NANETTE.

J'li parlions de Lubin, qu'eſt un honnête garçon qui la recharche, qu'eſt riche; Mamſelle n'en veut pas. C'eſt ma mere par ici, ma mere par ilà, & pis je ne veux pas me marier. Et pis ſon beau Monſieur qui li trote toujours dans la tête. Oh! alle aura Lubin, ou bian..... je ne ſis pas femme, vois-tu.

LUCAS.

Mais ſi alle ne l'aime pas, ce Lubin, veux-tu qu'alle ſoit malheureuſe!

NANETTE.

Comment, ſi alle ne l'aime pas? Alle ſeroit vraiment bian dégoûtée. Et pis qu'eſt-ce que ça fait, ça? je ſuis la maîtreſſe.

LUCAS.

Ah! ah!

NANETTE.

Sans doute.

ARIETTE.

Crois-moi, file doux,
Laiſſe-moi tranquille,
Ne m'échauffe pas la bile,
Ton courroux
Eſt inutile:
Je ferai comme à la ville
On fait avec ſon époux.
La femme ordonne,
Le mari ſans dire mot
Obéit, mais s'il raiſonne,

On lui fait voir qu'il n'eſt qu'un ſot,
Elle eſt toujours la maîtreſſe ;
Il la careſſe
Sans ceſſe,
Pour lui marquer ſa tendreſſe,
Il s'empreſſe,
La preſſe,
S'il obtient un mot par faveur,
C'eſt un bonheur,
C'eſt un bonheur,
Mais s'il raiſonne,
On lui fait voir qu'il n'eſt qu'un ſot,
Un ſot en perſonne ;
On lui fait voir qu'il n'eſt qu'un ſot.

LUCAS.

Oh ! morguenne, qu'on ſe taiſe. C'eſt bon pour ces maris de la ville qui n'ont rien à démêler avec leurs femmes : ici ce n'eſt pas de même, entens-tu ?

NANETTE.

Oui, mon cher ami, je convenons de ça.

LUCAS.

Oh ! je ſis le maître eune fois ; & je ſçavons être réſolu quand il le faut.

NANETTE, *à part*

Je voyons bian qu'il faut le prendre par la douceur.

(*Haut & d'un air timide.*)

Lucas, Lucas, tu ne veux pas ?

LUCAS, *beaucoup plus doux.*

Non, je n'en voulons pas entendre parler.

NANETTE.

Ah ! je t'en prie, mon cher ami Lucas, je f'rai tout ce que tu voudras après ça.

LUCAS, *plus doux encore.*

Mais pourquoi vouloir des choſes auſſi...

NANETTE, *d'un ton plaintif.*

Tu me refuſes... Tu me refuſes... je ſuis bien à plaindre.

LUCAS.

Mais ſi ça te fait tant de peine pourtant... Hé bian, Lubin l'aura, là. Es-tu contente ?

NANETTE.

Ah ! c'eſt bon, je te remarcie.

LUCAS.

Voyez, n'eſt-ce pas toujours moi qui céde ?

NANETTE

Tu n'en ſeras pas fâché, vas ce Lubin va nous mettre à notre aiſe je ne ſerons plus obligée d'être toujours ſoigneuſe comme une je ne ſçais qui, comme la derniere du village. Je brillerons à notre tour,

LUCAS.

Ah je te reconnoiſſons bian là. La coquetterie eſt ton démon, taimeras mieux te paſſer de pain & de mari que de biaux atours.

NANETTE.

Pour une choſe que je te demandons, ne vas-tu pas nous la réprocher. Tu ſçais bian que je fais tout ce que tu veux.

LUCAS.

Toi? oui, je n'avons qu'à te demander eune choſe, pour que tu ne la faſſes pas. J'n'avons qu'à te dire. Ne vas pas là, pour que tu y ailles; & ne vois pas ça, pour que tu veuilles le voir. Car t'es la plus curieuſe, la plus deſobéiſſante....

NANETTE.

Moi curieuſe? Moi déſobéiſſante!

LUCAS.

Oui, & t'es en ça comme toutes les autres, vas; car.....

NANETTE.

Toutes les autres? Eſt-ce que....

LUCAS.

Sans doute. Tians, écoute plutôt eune chanſon que je te vais dire; tu vas voir.

VAUDEVILLE.

Il étoit une fois un Roi
Qu'avoit épouſé trente filles,
Et tous les ans c'était ſa loi
D'en prendre une des plus gentilles;
Mais jamais on ne devinait
De toutes celles qu'il prenait, *bis.*
Ce que chacune devenait.

NANETTE.

Et qu'eſt-ce qu'il en faiſait donc de ces femmes?

LUCAS.

Tu vas voir. D'abord il leur défendais d'être curieuſes; & Dame elles ne pouvoient pas s'en empêcher.

Ce vint qu'il en prit eune un jour,
L'r'commandant l'obéiſſance.
Puis aux champs il fut faire un tour!
Pour l'amuſer dans ſon abſence,
Toutes ſes clés il lui donna,
Pour tout ouvrir par içi par là, *bis.*
Hors un cabinet qu'était-là.

NANETTE, *avec empreſſement.*

Hà! & qu'eſt-ce qu'il y avait donc dans ce cabinet?

LUCAS.

Là; vois comme tu n'en aurais pas fait autant? V'là déjà que t'es auſſi curieuſe qu'elle.

NANETTE.

Après voyons donc?

LUCAS, *cherchant dans ſa mémoire.*

Après?.... Attens..... Il y a encore un couplet dont je ne me ſouviens plus... qui diſiont comme ça... tant y a qu'alle ouvrit toutes les chambres, & qu'alle vit.... tout plein de belles choſes, de belles tapiſſeries..... des biaux luſtres, & de biaux diamans tout d'or. Oh! dame auſſi quand ce vint au cabinet... alle n'oſait trop l'ouvrir; alle héſita: mais ſon envie devint plus forte, &.... je ſçais bian qu'alle l'ouvrit à la fin, & pis qu'alle vit toutes les autres femmes qu'étions ſans tête, & qui ne diſions mot.

NANETTE.

Alles ne diſions mot! ô ciel! Et qu'eſt-ce que dit le Roi quand il ſçut ça?

LUCAS.

Le Roi? il fit d'abord bian le méchant, & pis il li pardonnit à la fin, parce qu'il vit bian que s'il tuait toutes les femmes curieuſes, il dépeuplerait tout ſon Royaume.

NANETTE.

Il lui pardonnit? Ah? tant pis. Il auroit bian fait de la punir. D'où vient être curieuſe auſſi & déſobéiſſante quand on lui défend?

LUCAS.

Il était trop bon? ſi tu m'en avais fais autant, t'auroit vu, vas.

NANETTE.

Toi? t'aurais fait tout comme lui.

LUCAS.

Moi! c'n'eſt pas vrai, c'eſt toi qui aurois fait tout comme elle.

NANETTE.

Oh? pour ça non: car ſi jamais....

LUCAS.

Tians, v'là encore que tu vas diſputer: je ferois mieux d'aller à l'ouvrage. *Il ſort.*

NANETTE, *en ſortant.*

Allons! mais c'eſt toujours bian vilain à elle d'avoir été déſobéiſſante comme ça. On n'a qu'à m'en dire autant: & ſi j'ouvrons jamais rian, c'eſt qu'il faudra.. que j'ayons bian envie d'être curieuſe. Oh! dame, auſſi.

SCENE IV.

LE SEIGNEUR, VALERE.

VALERE.

HÉ bien; mon pere; vous les avez entendus. C'eſt un

charme que cette union. N'eſt-ce pas qu'il ſeroit dommage, que leur charmante fille fut ſacrifiée à ce Lubin qu'elle n'aime point? Ah! mon pere, ne ſouffrez point qu'elle ſoit malheureuſe. Elle le ſera, ſi cet Hymen s'achéve.

LE SEIGNEUR.

Il me paraît, qu'elle t'intéreſſe.

VALERE.

Ah! mon pere! ſa beauté.... elle eſt ſi touchante!

ARIETTE.

Sont front qu'une aimable pudeur
Rend l'interprête de ſon cœur,
Ses yeux où brille l'innocence,
Le doux ſourire de l'enfance
Dénotent ſa ſimplicité.
Une tendre naïveté
Sur ſes lévres écloſe
Découvre une bouche de roſe,
Aſyle de la vérité.

LE SEIGNEUR, *d'un ton ironique.*

Et c'eſt ſur-tout cette jeune fille qui excite ta compaſſion?

VALERE, *avec un ris embarraſſé.*

Ah!... non... je ſerois ſeulement bien aiſe de lui rendre ſervice.

LE SEIGNEUR.

Hé bien, vas les trouver, & amene-les-moi; ils ne ſçauraient être loin d'ici.

VALERE.

J'y vole.

SCENE V.

LE SEIGNEUR, *ſeul.*

IL l'aime; il veut me le cacher. Je veux voir ſi les ſentimens de cette jeune fille ſont tels qu'il me les a dépeints. Je conſentirai volontiers que Valere l'épouſe, ſi elle le mérite. Je ne ſuis pas d'une naiſſance aſſez diſtinguée pour y regarder de bien près ſur cet article. Je n'étais pas plus qu'eux, & je ne dois mes biens qu'à la fortune: comment puis-je mieux uſer de ſes faveurs qu'en réparant ſes injuſtices? La femme paſſe pour être d'une curioſité extraordinaire: j'ai ſur moi certain écrin qui peut m'aider.... s'ils l'ouvrent, le ſecret qui l'empêche de ſe renfermer, m'avertira.... mais le voici.

SCENE VI.

TOUS LES ACTEURS.

VALERE.

OUI mes amis, voici mon pere, il voudrait vous parler pour un moment.

LUCAS, *d'un air timide.*

Monſeigneur....

NANETTE.

Tais-toi, tu ne ſçais pas répondre. (*Au Seigneur.*) Monſeigneur, Lucas & moi je ſommes votre ſervante; vous n'avez qu'à ordonner.... (*A Lucas qui ne dit mot.*) Tais-toi donc, bête. (*Au Seigneur.*) Monſeigneur, c'eſt comme ſi c'était tout de même.

LE SEIGNEUR.

Je le crois, j'ai entendu parler de votre vertu...

NANETTE, *vivement.*

Vous en avez entendu parler, Monſeigneur? Qu'eſt-ce qu'on en dit?

LE SEIGNEUR.

Oh! beaucoup de bien. Mais dites-moi, vous avez une fille charmante.... c'eſt elle ſans doute? On dit que vous voulez la marier contre ſon gré. Pourquoi forcer ſon inclination?

NANETTE.

Ah! Monſeigneur, il n'y a inclination qui tienne. En fait d'mariages, les meres ſont les maîtreſſes, parce qu'alles avont de l'expérience là-deſſus.

LE SEIGNEUR.

Mais n'y aurait-il pas moyen de vous faire changer de ſentiment? Si je vous propoſais de la marier moi-même, par exemple?

NANETTE.

Monſeigneur, je vous demande bian pardon, mais notre fille eſt à nous deux Lucas, & à moi principalement: & c'eſt nous deux qui devons la marier.

LE SEIGNEUR.

Mais votre fille n'aimerait-elle pas un autre?..

NANETTE.

Oh! vraiment que de reſte. Mais il faut qu'une fille obéiſſe; la nôtre ſçait ça, je li avons appris: alle tiant ça de ſa mere.

LE SEIGNEUR.

(*A part.*) C'eſt ce que nous allons voir. [*Haut.*] Puiſque vous vous dites ſi obéiſſante, il faut que votre fille faſſe de même; je ne veux point vous contraindre. Tenez, voici

d'avance le préſent de nôce que je vous donne pour elle. Si vous pouvez réſiſter à l'envie d'ouvrir cette boëte d'ici au jour de ſon mariage, je ferai moi-même les frais de nôce. Mais auſſi, ſi vous l'ouvrez, vous perdrez tous les droits que vous avez ſur votre fille, & je ſerai ſeul le maître d'en diſpoſer. Le voulez-vous?

LUCAS.

Ah! Monſeigneur, avec grand plaiſir.

NANETTE, *recevant l'écrin.*

Et moi auſſi, Monſeigneur, je vous réponds de moi.... Comment s'ouvre-t'elle?

LE SEIGNEUR.

Avec cette clé. Tenez, Lucas, la voici. Si votre femme la demandait, je vous crois trop prudent pour la lui céder.

LUCAS.

Oh! qu'alle y vianne, allez, Monſeigneur; il ferait beau voir qu'alle voulût déſobéir à ſes Maîtres.

LE SEIGNEUR.

Bon, je ſuis content de vous. Suivez-moi. Je vais commander les préparatifs de la nôce, & vous faire donner des habits convenables pour y paraître.

LUCAS.

Ah! Monſeigneur, je mettrions notre ame en quatre pour vous.

SCENE VII.

VALERE, BABET.

~~BABET.~~ *Valere.*

Demeurez un inſtant, charmante Babet.

BABET.

Ah! Monſieur, ne me regardez pas.

VALERE.

Pourquoi donc? Aurois-je eu le malheur de vous déplaire? Parlez: qu'elle raiſon?....

BABET.

C'eſt que ma mere me l'a défendu. Et puis vos yeux me rendent toute interdite. Cela me fait cependant plaiſir.

VALERE.

Quoi! cela vous fait plaiſir, & vous le craignez! Mes yeux ne ſont enflammés que de l'amour que vous m'avez inſpiré.

BABET, *avec tranſport.*

Vous êtes donc un amoureux?

VALERE.

Oui, je le ſuis de vos appas, & je ſens que je le ſerai toute ma vie.

BABET, *auſſi vivement.*

Là ! voyez, ma mere qui me diſait que non. J'en ſuis bien aiſe... (*par réflexion.*) Mais non pourtant, j'en ſuis fâchée; je me ſouviens bien de ce qu'elle m'a dit.

VALERE.

Qu'avez-vous à craindre de l'amour, belle Babet! Vous êtes faite pour le ſentir & pour l'inſpirer.

BABET.

Mais qu'eſt-ce donc que cet amour?

VALERE.

Cet amour qu'en vous voyant
On reſſent ſi tendrement,
Pouvez-vous ne le pas connaître?
C'eſt un ſentiment
Qu'un objet charmant
Dans nos cœurs fait naître.
On craint de le perdre un moment:
Son éloignement
Eſt un vrai tourment.
Cet amour, &c.

BABET.

Ah! c'eſt donc de l'amour quand on a du plaiſir à voir quelqu'un?

VALERE.

Oui : & ſentez-vous ce plaiſir quelquefois?

BABET.

Mais oui, *j'en ſens à voir.....* Lubin, par exemple, parce qu'il va chercher de l'eau à la fontaine pour moi. Mais tout ce que vous dites-là, je ne le ſens que pour.....

VALERE.

Hé bien?

BABET.

Vous me gronderez, peut-être?

VALERE.

Non, ma chere Babet, vous êtes maîtreſſe de votre cœur.

BABET.

Hé bien, c'eſt pour.... vous. [*Vivement.*] Mais n'allez pas le dire à ma mere au moins.

VALERE.

Ne craignez rien, cet aveu fait mon bonheur: je ne veux vivre que pour vous. Mais Babet, Lubin qu'on vous deſtine...

BABET.

Et c'eſt-là ce qui fait mon chagrin.

VALERE.

Mon pere va du moins différer ce mariage. Votre mere ne pourra réſiſter....

BABET.

Ne dites rien. Les voici.

VALERE.

Adieu, je m'échape; je ne tarderai pas à vous revoir.

SCENE VIII.

LUCAS ET NANETTE, *paraiſſent ridiculement habillés avec des riches ajuſtemens par deſſus les leurs.*

LUCAS

MAis queu bonheur! comme j'allons être contens!

NANETTE.

Queux maniéres! Queux airs j'allons me donner! As-tu vu déjà en paſſant par le village? ils riaient tous, tant ils me trouvaient belle avec ces biaux ajuſtemens-là.

LUCAS.

Ah! morguenne! queu plaiſir! Adieu pour le coup la ſerpette, la veigne & les raiſins: tout ça ne produiſont que du mal.

ARIETTE.

Plus de ſoucis & plus de gêne,
Soyons contens à notre tour:
Pour les champs eſt faite la peine,
J'allons les quitter ſans retour.
Chantons tous avec allegreſſe,
Chantons ce changement heureux:
Laiſſons aux pauvres la triſteſſe,
Tout le mal n'eſt fait que pour eux.
Pour nous qui n'avons rian à craindre.
Célébrons l'oubli de nos maux.
Ce n'eſt que quand on eſt à plaindre,
Que l'on ſçait prendre ſes égaux.

Pendant toute l'Ariette, Nanette examine beaucoup l'écrin, & le retourne de tous ſens.

NANETTE.

Qu'il eſt bian de ſon village! Etre gai parce qu'on eſt riche! eſt-ce que ça ſe doit?

LUCAS.

Hé pardi, ſans doute, je ne ſouhaitions de l'être que pour ça. Et toi-même, eſt-ce que tu ne l'eſt pas? Dis donc? (*Elle regarde ſon écrin, & n'écoute point Lucas.*) Et bian.... parleras-tu?

NANETTE, *revenant à elle*

Quoi donc?

LUCAS.

A quoi rêve-tu?

NANETTE

NANETTE, *lui montrant l'écrin.*

Vois comme elle eſt gentille.

LUCAS.

Ah! Nanette, Nanette; v'là la démangeaiſon de la boete qui te prend. Crois-moi! ne la regarde pas comme ça.

NANETTE.

T'as raiſon... Ce n'eſt pourtant pas que *j'*ayons envie de l'ouvrir... (*Elle fait ſonner à ſon oreille.*) Si je pouvions entendre.... Ah! tians, Lucas, prend plutôt la boete, & donne-moi la clé.

LUCAS.

Non, tians, le Seigneur du village nous a donné, à toi la boëte; & à moi la clé pour l'ouvrir, il faut que les choſes reſtions dans l'ordre.

NANETTE.

N'y penſons plus. J'allons donc toujours être bian miſe comme ça! Tout ce qui m'embarraſſe, c'eſt que tu as l'air bian neuf avec ces habits-là, toi. J'aurons bian des choſes à t'apprendre: par exemple, il ne faut plus m'appeller Nanette, ce nom là n'eſt pas biau. Il faut dire Madame. (*A Babet.*) Et vous auſſi, Mamſelle, entendez-vous; il faut dire Madame.

BABET.

Mais puiſque vous êtes ma mere, il faut bien.

NANETTE.

Comment, votre mere! Et-ce que les Demoiſelles de qualité avont une mere comme des payſans! (*A Lucas.*) Il faut eucore changer de nom?

LUCAS.

Changer de nom?

NANETTE.

Oui, car *je* me ſouviens que le fils de notre Bailli, qu'on appelloit auparavant *Guillot*, quand il fut revenu de Paris, où il avait appris les grands airs, il ſe faiſait appeller M. de la *Guillotiere*; & il appellait ſon pere *Monſieur*.

LUCAS.

Monſieur! Et pourquoi ne l'appellait-il pas *mon pere*?

NANETTE.

Je ne ſçais pas; ça vient de Paris comme ça. C'eſt peut-être de peur de mentir. Et puis faut que je t'apprenons auſſi à être galant.

LUCAS.

Et d'où ſçais-tu tout ça?

NANETTE.

Eſt-ce que *je* ne l'avons pas vu autrefois, quand je demeurions au Château? Mais voyons d'abord comment tu t'y prendras pour me faire des complimens.

LUCAS

Comme ça, il faut avouer, par-là morgué, Madame, que vous êtes bian drôle : ſi ce n'était que vous avez une figure là...

NANETTE.

Ah ! finiſſez, petit badin.

DUO.

NANETTE.

Non, vous devez me trouver laide ;
Ce jour eſt pour moi fatal,
Et je ſuis du dernier mal.

LUCAS

Madame, ſi vous êtes laide,
J'y ſavons un bon remede.

NANETTE.

Enſemble. Mais on ne dit pas ça, brutal.

LUCAS.

Morguenne je n'allais pas mal.
J'y ſçavons un bon remede ;
C'eſt, Madame, que j'vous aimons ;
Je le diſons ſans tant de façons.
Je vous prouverons
Que vous n'êtes pas ſi laide.

NANETTE.

Je vous crains trop, finiſſons.
Laiſſez-moi ſeule de grace ;
Votre préſence m'embarraſſe.

Lucas fait des révérences, & ſe retire. Nanette le rappelle.

Ah ! le butord ! il s'en va ;

Enſemble. Mais, mais, ce n'eſt pas ça.

LUCAS.

Je n'entends rien à ça.

NANETTE.

On me dit : Madame,
De toute mon ame,
Oui, je vous adore.

LUCAS.

Hé ! bian donc, Madame,
De toute mon ame,
Oui, je vous adore.

NANETTE.

On tombe à mes genoux, pécore !

Il tombe rudement.

Enſemble. On tombe plus doucement.

LUCAS.

Moi j'y vais tout bonnement.

NANETTE.

Puis avec adreſſe.
On me prend la main :
On la baiſe avec tendreſſe ;
Fort bien ! fort bien !
Juſqu'ici cela va bien.
On la ſerre tout de même :
Il la lui ſerre trop fort.
Ah ! qu'elle rudeſſe extrême !
Le brutal !
L'animal !
On la ſerre comme l'on aime,
C'eſt-à-dire, légérement.

LUCAS.

Mais morgué c'eſt un tourment.

NANETTE.

Vous venez de me faire entendre que vous m'adorez : mais je n'en croyons rian.

LUCAS.

Oh ! c'eſt pourtant vrai, ma Princeſſe, ou que je ne m'apelle pas Lucas le menu, voyez-vous.

NANETTE.

Queux preuves m'en donnerez-vous ?

LUCAS.

Toutes celles que vous voudrez, vous n'avez qu'à dire ce que vous voulez.

NANETTE.

Ce que *je* voudrais ! (*A part.*) Je le tians. (*Haut.*) Je voudrais.... la clé de la petite boete.

LUCAS.

Ah ! j'tends. On vous attire comme ça par des belles paroles, pour faire après ce qu'on veut de vous. Je ne voulons plus rian entendre ; tu n'auras rian. Allons au château préſenter Lubin à Monſeigneur.

NANETTE.

Allons : auſſi bian *je* ſommes bian aiſe de paraître dans le village comme ça, pour me mocquer à mon tour de celles qui auparavant étoient mieux miſes que moi.

BABET.

Pourquoi donc cela, ma mere ? Ces bonnes gens ne vous ont fait que du bien pendant votre miſere.

NANETTE, *d'un ton aigre.*

Pendant ma miſére ! comme ça parle ! Pendant ma miſére. Eſt-ce qu'il eſt décent que *je* me ſouvienne de ça ? D'ailleur eſt-ce que j'avons des avis à recevoir de vous ? (*A Lucas.*) Allons, Monſieur, donnez-moi votre bras, en attendant que d'autres me l'offriront.

SCENE IX.

BABET, *ſeule.*

QUELS diſcours ! je m'y perds ! Si les gens de qualité ſont comme le dit ma mere : *j'*aime mieux toujours reſter Babet comme *je* le ſuis. Etre ingrate à des gens qui nous ont fait du bien ; s'appeller *Monſieur*, *Madame*, *Mademoiſelle* au lieu de *mon mari*, *ma mere*, *ma fille*, ces noms ſi tendres ils ſont bons pour des payſans ! comme ſi la tendreſſe connaiſſait des conditions ! Mais j'entends quelqu'un..... C'eſt Valere..... Le cœur me bat de joie.

SCENE X.

VALERE, BABET.

VALERE.

AH! chere Babet.... Mais vous n'avez pas encore changé d'habits !

BABET.

Non, & je veux toujours garder les miens.

ROMANCE.

Je ne veux plaire à perſonne,
Si *j'*ai ſçu vous emflammer.
Toute parure m'eſt bonne:
De l'éclat que l'art ſeul donne,
Ai-je beſoin pour aimer !

Mon amour eſt tout mon bien,
Que j'en ſois toujours maîtreſſe :
Gardez-moi votre tendreſſe,
Je ne déſire plus rien.

Quoique la roſe nouvelle
Ne change point ſes couleurs,
Zéphir la trouve plus belle,
Zéphir chaque jour pour elle
Sent accroître ſes ardeurs.

Et puis la premiere fois que vous m'avez vue, *j'*avais ces habits, quand vous m'avez dit que vous m'aimiez, je les avais encore ; & je les aime à cauſe de cela.

VALERE.

Que cette peinture naïve de vos ſentimens eſt flatteuſe pour moi! qu'un tel amour eſt au-deſſus des agaceries de nos coquettes !

BABET.

Coquettes ! qu'eſt-ce qu'une coquette ?

VALERE

ARIETTE.

Ainſi que la belette
Pour croquer la poulette
Fait cent tours différens ;
De même la coquette
Apprend à ſa toilette
Des geſtes ſéduiſans.

Pour prendre le coq & la poule,
La belette approche, ſe roule,
Fait la morte, n'épargne rien ;
Pour ſurprendre un Amant novice,
Il n'eſt de ruſe, d'artifice,
Dont la coquette n'uſe bien.

Mais après la belette
Se trouvant ſatisfaite,
En cherche autant ailleurs ;
Comme elle la coquette,
Sa victoire complette,
Amorce d'autres cœurs.

BABET.

Il eſt des femmes comme cela ?

VALERE.

Oui vraiment, & en très-grand nombre.

BABET.

Pour vous, Valere, reſtez toujours ce que vous êtes, & ne changez point.

VALERE.

Non, charmante Babet, je ne ceſſerai jamais d'être le plus tendre des amans.

BABET.

Des Amans ? que ce nom eſt joli ? Amant ! mon cher Amant ?

VALERE.

Ah ! Babet, ne prononcez pas ce nom ſi haut, on pourrait l'entendre.

BABET.

Hé bien, quand on l'entendrait, on ſçauroit que vous m'aimez.

VALERE.

Mais il ne faut pas qu'on le ſçache.

BABET.

Pourquoi donc ! eſt-ce un crime d'aimer ? Vous m'inquiétez,

& je commence à le croire. Mon pere & ma mere me cachoient ce que c'eſt ; vous craignez que l'on apprenne notre amour : parlez, que faut-il que je penſe ?

VALERE.

N'appréhendez rien, mais ſi mon pere venait à le ſçavoir, il ne conſentirait peut-être pas tout de ſuite à un mariage.....

BABET.

Hé ! qui vous parle de mariage ?

VALERE.

Mais Babet, quand on s'aime, c'eſt pour ſe marier : l'Hymen couronne une tendreſſe légitime ; alors on eſt heureux, & l'on s'en aime davantage.

BABET.

Ah ! Valere, vous me trompez : car mon pere & ma mere qui ſont mariés, ne s'aiment point, j'en ſuis certaine. Mais pourquoi votre pere n'y conſentirait-il pas ?

VALERE.

La différence des conditions pourrait bien...

BABET.

Je ne conçois rien à tout cela. Tenez, Valere, ne nous marions point, je vous aimerai bien ſans cela.

ARIETTE.

Oui, cher Amant, goûtons le bien ſuprême :
Aimez Babet autant qu'elle vous aime.
L'amour ſuffit ; & quand on s'aime bien,
Le nom d'époux ou d'Amant ne fait rien.
L'Epoux a-t-il donc tant de charmes,
Pour le préférer à l'Amant ?
Et pourquoi chercher des allarmes ?
Nous nous aimons trop tendrement,
Pour ne pas perdre au changement.
Oui cher Amant, &c.

VALERE.

Ah ! Babet.

BABET.

Ecoutez : je vous appellerai mon Amant tout bas : ne changeons point ce nom ; je l'aime mieux que celui de mari. Et vous, comment m'appellerez-vous ?

VALERE.

Je vous appellerai ma chere Maîtreſſe.

BABET.

Je ſuis donc votre Maîtreſſe !

VALERE.

Oui, charmante Babet, vous avez tout pouvoir ſur moi-

BABET.

Si j'avais à vous demander quelque choſe, ce ſerait de ne *j*amais ceſſer de m'aimer.

VALERE.

Ah ! Babet, l'amour nous eſt ſi favorable : pouvons-nous craindre ſon inconſtance ?

DUO.

Non, non, je ne crains rien,
Si ſon tendre lien
Joint votre cœur au mien :
Ah ! quel bien !
Nous goûterons ſes charmes
En paix & ſans allarmes ;
Nous jouirons de ſes bienfaits
à *j*amais.
Quel bien déſirable
L'Amour eſt favorable
Aux plaiſirs.
Mille petits jeux
Tranſports amoureux,
Oui tous les deux ;
Notre amour va nous rendre à jamais heureux.

VALERE.

Que *j*e vous aimerai !

BABET.

Que je vous chérirai !

ENSEMBLE.

Amour épuiſe ſur nos cœurs.
Tes ardeurs.

VALERE.

Ma chere Maîtreſſe !
Le plaiſir, l'allegreſſe
Feront un tiſſu de beaux
*j*ours
De nos amours.

BABET.

C'eſt votre tendreſſe
Qui ſeule m'intéreſſe :
Je n'attens que de ſon ſe-
cours.
Tous mes beaux *j*ours.

Quel bien plus déſirable, &c.

VALERE, *ſe jettant à ſes genoux.*

Ah ! chere Babet, quel bonheur !

BABET.

Il eſt à mes genoux ! que les Amans ſont des folies !

SCENE XI.

LE SEIGNEUR, VALERE, BABET.

LE SEIGNEUR.

AH ! ah ! l'attitude eſt jolie !

VALERE, *embarraſſé.*

Je lui.... montrais.... comme.... elle devait vous remercier.... de tous vos bienfaits... Elle eſt ſi neuve, il faut bien l'inſtruire.

LE SEIGNEUR.

Et profite-t-elle de vos leçons?

VALERE.

Aſſez bien.

BABET, *bas à Valere & avec inquiétude.*

Eſt-ce qu'on ment quand on aime?

VALERE, *bas à Babet.*

Cela eſt utile quelquefois.

LE SEIGNEUR.

Hein, que dites-vous là?

VALERE.

Elle demande s'il eſt tems....

LE SEIGNEUR.

Je l'en diſpenſe.

VALERE.

Mais la reconnoiſſance.....

LE SEIGNEUR.

Mais vous m'aviez l'air d'appuyer un peu ſur la reconnaiſſance. Retirez-vous, je me charge de ſon inſtruction.

SCENE XII.

LE SEIGNEUR, BABET.

LE SEIGNEUR

APprochez mon enfant, ne craignez rien. Que vous diſoit Valere.

BABET, *à part.*

Il faut mentir auſſi. (*Haut.*) Ce qu'il vous a dit Monſieur.

LE SEIGNEUR

Il ne vous parlait pas d'amour! Avouez-le de bonne foi. Je me ſens beaucoup d'affection pour vous, & je ſerais fâché de vous voir trompée.

BABET, *vivement.*

Ah! Monſieur, Valere ne me trompe point: car.... (*Par réflexion.*) car il ne m'a rien dit.

LE SEIGNEUR.

Je ne ſçais ſi je me trompe moi-même; mais ce qui vient de vous échapper, me fait croire qu'il y a quelque choſe....

BABET, *avec beaucoup d'intérêt.*

Valere penſe trop bien, Monſieur, pour s'attacher à une fille de ma ſorte. Il ſçait bien que vous ne conſentiriez jamais à un tel mariage.

LE

LE SEIGNEUR

Oh! je ne vous parle point de mariage.

BABET.

Mais, Monſieur, quand on s'aime, c'eſt pour ſe marier.

LE SEIGNEUR

Bon: les amans n'en viennent pas toujours là. On parle d'amour à une fille; on lui fait des complimens; on lui dit qu'on l'adore: elle le croit, fait des aveux, & puis après....

BABET, *avec beaucoup d'inquiétude.*

Et puis après?

LE SEIGNEUR.

Et puis après l'amant s'échappe, & laiſſe-là la pauvre fille.

BABET.

Oh ciel! que me dites-vous là! (*à part.*) Si Valere...

LE SEIGNEUR.

Je vous dis ce qui arrive le plus ſouvent. Les Amans ſont bien ſéduiſans: on eſt fort porté à croire ce qu'ils diſent.

BABET.

Ils trompent donc quelquefois!

LE SEIGNEUR.

Comment s'ils trompent! c'eſt leur métier.

ARIETTE.

Un Amant voit une belle,
Et ſoudain ſon cœur eſt pris;
Tous le tems qu'elle eſt cruelle,
Peut-être il eſt bien épris.
Il eſt ſans ceſſe auprès d'elle,
Rit & pleure également,
Il fait ſerment ſur ſerment,
Il prie, il promet, il ment.
Mais dès que ce ſéducteur
Eſt certain de ſon bonheur,
C'eſt un papillon trompeur
Qui cajole une autre fleur.

BABET.

Ah! Monſieur! je n'aime point, & je n'aimerai jamais.

LE SEIGNEUR, *à part.*

Elle me le cache! J'en ſuis fâché. (*Haut.*) Adieu, Babet. Votre pere n'eſt point ici; j'aurais voulu lui parler. Adieu. Comptez toujours ſur moi.

SCENE XIII.

BABET, *ſeule.*

ADieu, trop flatteuſe eſpérance:
Adieu, ma tranquille innocence.
L'amour me l'a ravie; il agite mon cœur.
Hélas l'amour n'eſt-il donc qu'un trompeur?
La douce fraicheur des ombrages,
La tranquillité des bocages
Ne m'offrent plus mêmes plaiſirs.
Pour mon cœur que rien ne raſſure
Tout eſt triſte dans la nature:
Les plaines n'ont plus de verdure,
Les ruiſſeaux n'ont plus de murmure:
Il éprouve d'autre deſirs.
Adieu, ma tranquille innocence:
Adieu, trop flatteuſe eſpérance,
Hélas! l'amour n'eſt-il donc qu'un trompeur;
Ah! cruel amant,
Faut-il que *je* t'aime auſſi tendrement?

Valere me trompe! Auſſi pourquoi n'ai-*je* pas ouvert mon cœur à ſon pere?... Je perdois mon amant..... N'importe. Ce Seigneur reſpectable méritait toute ma confiance; & *je* les trompais! Comme l'amour nous change! Avant d'aimer, le menſonge m'était inconnu, & *j*'ai pû me déguiſer à ce point. Qu'eſt-ce donc que cet amour?

SCENE XIV.

LUCAS, NANETTE, BABET.

LUCAS.

AH! Babet! t'as bian perdu, vas, de ne pas voir ce que j'avons vu. Ah que ce châtaud eſt biau! Il y a des ſalles, des jardins, des cabinets, eune tour, des chambres, des eſcaliers, tout ça ſuparbe. Eune cuiſine! ah! c'eſt ça qu'il faillait voir.

ARIETTE.

Que la cuiſine
A bonne mine!
C'eſt un plaiſir
De la ſentir.
Quand on entend ſonner,
Pour le diner,

Le carillon de la cloche,
Din, din, don.
Le cliquetis
Du tourne-broche,
Ti, ti, ti, ti, ti,
Eune ſauce qui bouillote,
Ça ravigote
L'appétit. (*Fin.*)
En attendant le ſervice,
J'ons fait un tour dans l'Office :
Chaque valet, il fallait voir,
En avalait ſans entonnoir.
Leur bouteille
Faiſoit un gloux gloux
Si doux
Que c'était une merveille.
Que la cuiſine, &c.

(*Pendant toute cette Ariette, Nanette a l'air triſte ; s'aſſied veut ouvrir la boëte, en ſe cachant de ſon mari, tantôt avec une épingle, tantôt avec un couteau : elle ſoupire.*

Mais, Nanette, queuque t'as donc à ſoupirer ?

NANETTE, *ſoupirant encore plus fort.*

Moi ? eh ! je n'ai rien.

LUCAS.

Mais ſi fait t'as queuque choſe.

NANETTE.

Ah ! tout au contraire.

LUCAS, *d'un air miſtérieux.*

Et-ce que....

NANETTE, *vivement, en lui montrant l'écrin.*

Ah ! Lucas, la *jolie* petite boëte !

LUCAS.

Oui : nous y v'là donc. C'eſt le dedans que tu voudrais bian voir s'il eſt joli. Ne m'en parle pas ſeulement.

NANETTE.

Pardi eune clé que je te demandons, v'la-t'il pas queuque choſe de rare ? T'es le premier qui m'ait *jamais* refuſée.

LUCAS

Tu n'en as que faire.

NANETTE.

J'en ons plus beſoin que tu ne penſes. Je ne pouvons plus réſiſter à notre curioſité : j'allons mourir, ſi tu ne me la donne.

BABET.

Mon pere ?

NANETTE, *ſéchement.*

Mam'ſelle !

TRIO.

Ah ! Lucas, mon fils, mon ami,

Mon poulet, mon mari,
Accorde-là moi, *je* t'en prie,
Et je ferai toute ma vie
Tout ce que tu voudras.

LUCAS.

Non, non, mon petit cœur, mon tendron,
Mon amour, mon chaton,
Malgré toutes tes gentilleſſes,
Tes petits mots & tes careſſes,
Non, morgué, *je* ne voulons pas.

BABET.

Ah! mon pere, ah! mon pere,
(*à part.*) S'il pouvait y conſentir?
Ah! ma mere, ah! ma mere,
Ah! ma mere va mourir.

LUCAS.	NANETTE.	BABET.
Je ne pouvons y conſentir:	Mais, mais, paix donc,	S'il pouvait y conſentir?
Non, non.	Mam'ſelle!	Quelle manie!
Jarni, quel embarras?	Paix donc, petite peronelle!	Ah! ma mere?
Si pourtant alle allait mourir?	Accorde-moi ce plaiſir.	Ah! mon pere!
	Je t'en prie,	S'il pouvait y conſentir?
	Tout ce que tu voudras:	
	Je vais mourir.	

NANETTE, *ſe jette dans un fauteuil, où elle fait ſemblant de s'évanouir.*

LUCAS, *s'affrayant par degrez.*

Qu'eſt-ce qu'alle a donc? Nanette, parle, répons.... Babet, de l'eau fraiche.... Alle ſe trouve mal..... (*A Nanette.*) Dis que ce que tu veux; (*A Babet.*) Allons donc vite. (*A Nanette.*) Tian, ſi c'eſt ça, v'la la clé, la boete & tout.

BABET.

Bon!

NANETTE, *ſe levant, & ouvrant la boëte avec précipitation.*

Ah! Lucas; que t'es un joli homme! Ah! qu'eſt-ce que c'eſt que ça? C'eſt un colier! Ah Lucas, vians donc, vians donc voir.

LUCAS.

Comme ça réluit!

NANETTE, & LUCAS, *témoignent leur joie.*

BABET, *eſt toujours inquiéte.*

NANETTE.

Que j'allons être belle avec ça! v'la un colier qui va faire notre fortune. Hé bian, Lucas, avons-*je* tort quand je demandons queuque choſe? C'eſt donc pour ça que ce

Seigneur nous défendoit de l'ouvrir. Oh ! je l'attraperons bian, je le mettrions quand il n'y ſera pas!

Ils ſe proménent en attachant le colier.

SCENE DERNIERE.

LE SEIGNEUR, VALERE, *paraiſſent dans le fond en s'entretenant enſemble, & s'avançant fort doucement.*

LUCAS, *qui les apperçoit, dit à demi ton effrayé.*

NAnette, la clé, la boëte, v'là le Seigneur... allons donne donc.

NANETTE, *du même ton.*

Ah! comment faire? Donne donc la boéte. Tians v'là le colier... ferme donc c'te boéte.

LUCAS

Mais je ne peux pas, moi, ferme-là; allons donc vite.

LUCAS, *appercevant le Seigneur tout près de lui, lui fait une révérence d'un air embarraſſé.*

Monſeigneur.... je ſommes votre ſerviteur.

NANETTE, *bas à Lucas en ſe mettant derrière lui & cachant ſa boëte ſous ſon tablier.*

Cache moi.

LE SEIGNEUR.

Hé bien, vous êtes embarraſſés, vous fais-je peur? Je ne viens que pour ajouter à cette boéte...

NANETTE, *très-vivement.*

Ah; Monſeigneur, c'eſt Lucas qui l'a voulu.

LUCAS, *très-vivement.*

Ah; Monſeigneur, alle diſait qu'alle était morte.

NANETTE, *très-vivement.*

C'n'eſt pas vrai, Monſeigneur, je n'l'aurions jamais ouverte ſans lui.

LE SEIGNEUR, *en riant.*

Ah! ah; elle l'eſt donc.

NANETTE, *ne répond que par une revérence.*

LE SEIGNEUR.

Hé bien mes enfans, ſuis-je le maître de votre fille à préſent?

LUCAS.

Oui, Monſeigneur, je convenons que je ne ſommes ni plus ni moins qu'un ſot.

NANETTE.

Il a raiſon; Monſeigneur.

LE SEIGNEUR.

J'en ſuis charmé : mais la nôce ne s'en fera pas moins; J'ai déjà un parti tout trouvé pour elle.

VALERE.

Un parti tout trouvé; mon pere?

BABET.

Mais, Monſieur....

LE SEIGNEUR.

Vous n'êtes pas bien aiſe de recevoir un époux de ma main? Il vous plaira, j'en ſuis sûr.

BABET.

Non, Monſieur, *jamais.*

VALERE

Il ne lui plaira jamais, mon pere.

LE SEIGNEUR.

Vous me paraiſſez bien perſuadé... Mais vous en ſerez content, vous qui parlez....

VALERE.

Mon pere... *j'ai*... auſſi un parti pour elle.

LE SEIGNEUR.

Quoi? lorſque mes bontés....

BABET

Vos bontés! Monſieur, je n'en ſuis pas digne; j'aime Valere, & je vous l'ai caché. Ce menſonge, que je me ſuis reproché mille fois, eſt le premier de ma vie, & mon amour même n'en eſt pas l'excuſe.

LE SEIGNEUR.

Cet aveu que *j'*attendois, vous rend encore plus digne de celui que je vous deſtine....

VALERE.

O ciel!

LE SEIGNEUR.

Car c'eſt Valere lui-même.

VALERE.

Ah! mon pere!

BABET.

Que de bonté!

NANETTE.

Monſeigneur!

LUCAS.

Ah! Monſeigneur, votre bonté n'eſt pas digne de notre mérite.

VAUDEVILLE.

LE SEIGNEUR.

ON voit toujours que la deffenſe
Donne plus d'appas au plaiſir;
Et c'eſt deffendre d'obéir,
Que d'ordonner l'obéiſſance.
Epoux! commande rarement
A ta femme d'être fidèle;

On l'obtient difficilement ;
Lorſque l'ordre s'en mêle.

VALERE.

Lorſqu'à vos feux votre Bergére
N'oppoſe plus que le devoir ;
Amant, ſçachez faire valoir
Combien la contrainte eſt ſévére.
Contre le plaiſir deffendu
Le dépit la rend moins cruelle,
Un tendron eſt déjà vaincu,
Quand le dépit s'en mêle.

BABET.

Les femmes eurent en partage,
Plus que les hommes, la douceur.
C'eſt en conſervant cette humeur,
Qu'on adoucit un cœur ſauvage.
D'un procès ſouvent les détours
Se débrouillent par une belle.
D'un mari l'on obtient toujours,
Quand la femme s'en mêle.

LUCAS.

Je ſçus toujours être le maître ;
On ne peut me le conteſter :
Mais je ne ſçais pas réſiſter,
Quand ma femme à ſon tour veut l'être.
Lorſque je veux la refuſer ;
J'ai beau m'échauffer la ſervelle,
Elle ſçait toujours m'appaiſer :
Ah ! le diable s'en mêle.

NANETTE.

Femme, c'eſt par la complaiſance
Qu'on eſt maîtreſſe d'un époux.
Les égards, les ſoins les plus doux,
Feront plus que la petulance.
Par des cris vient-on le troubler,
Tout le ménage eſt pêle-mêle ;
Mais tout mari ſe laiſſe aller
Lorſque l'amour s'en mêle.

NANETTE.

Nicette eſt ſimple & curieuſe,
Elle veut tout voir, tout ſçavoir.
Lucas la mene au bois le ſoir ;

C'eſt une école dangereuſe.
La belle profita trop bien,
Hélas! notre cœur eſt ſi frêle :
On n'en eſt pas quitte pour rien,
Lorſque l'amour s'en mêle. *

* Ce couplet eſt de Madame FAVART.

BABET, *au Parterre.*

Applaudiſſez à nos ouvrages,
Meſſieurs, vous plaire eſt tous nos vœux :
Et nous ne ſommes curieux
Que de mériter vos ſuffrages.
En nous donnant votre faveur,
Vous réchaufferez notre zéle:
Car pour nous c'eſt un grand malheur
Quand la froideur s'en mêle.

FIN.